

Journal d'un prisonnier de guerre à l'Oflag III-C (5)

Note du transcripteur: Pierre BOUCHOT

Faisant suite aux précédentes parutions, dans les Études Toulouses, du journal d'un prisonnier de guerre retenu dans l'oflag III-C et l'intérêt suscité par celles-ci auprès de nombreux lecteurs, je poursuis volontiers dans ces différentes pages le récit au quotidien de ce que pouvait vivre tout officier français fait prisonnier en Allemagne, au cours de la deuxième guerre mondiale.

31 Janvier 1942

Gaubert est un garçon charmant et dévoué. Hôtelier à Paris, il se charge bénévolement de cuisiner le soir les repas pour le bloc, soit en moyenne une cinquantaine de plats au moins. À vrai dire, la plupart ont été cuits dans le courant de la journée. Il s'agit surtout de les faire réchauffer. Néanmoins l'expérience a prouvé qu'il n'est pas à la portée de n'importe qui de savoir faire frire les oignons à point, dorer une omelette, doser la quantité de margarine nécessaire. Il y a là, sur chacun des six feux, un plat de nouilles, des pommes de terre à rôtir, des haricots, un potage, un deuxième plat de pâtes, un deuxième plat de pommes de terre. Gaubert, la cigarette aux lèvres, dirige, de main de maître, cette symphonie culinaire. Armé de son écumoire universelle, il retourne tour à tour dans leur poêle ou leur casserole, pâtes, pommes de terre, haricots. Il a le coup d'œil, le geste sûr, un odorat subtil. Les fayots sont prêts ! À qui le tour ? Ils sont à moi les fayots. Je regagne ma chambre avec mon plat. Sans aucun doute, il sera jugé délicieux, désiré, nous ne nous étonnerons pas de lui trouver parfois un arrière goût de pommes de terre et de piquer de temps à autre avec la fourchette un bout de macaroni.

2 Février 1942

Mon voisin de lit, Cottard, est arrivé avec quelques secondes de retard à l'appel. Le chef de l'étage l'a puni d'un tour de garde de nuit supplémentaire. Cottard estimant la sanction imméritée a demandé le rapport au chef du bloc, mais celui-ci a maintenu la punition. Cottard a demandé à nouveau le rapport au colonel, mal lui en a pris car le colonel en question lui a infligé un nouveau tour de garde supplémentaire, trois jours d'arrêt qu'il est en train de faire actuellement. Las, Cottard a demandé son transfert dans un autre bloc. Discipline ! discipline.... !

5 Février 1942

Repas de ce soir : soupe aux oignons, au Kub et au vermicelle, pommes de terre rôties et tranche de jambon, crème de semoule au chocolat. J'ai le ventre rond et l'estomac lourd ; j'ai desserré ma ceinture... Je rote, j'ai trop mangé.

9 Février 1942

J'ai pris froid, je ne sais comment. Pourtant je n'ai à m'accuser d'aucune imprudence, mais le fait est là. J'ai attrapé une sérieuse bronchite accompagnée de fièvre,

rhume de cerveau, toux et surtout cette respiration oppressée, sifflante, haletante, à l'allure dramatique bien connue. Je viens de passer deux mauvaises journées et deux mauvaises nuits où j'étais vraiment fatigué, celles de samedi et dimanche. À l'infirmerie, on m'a fait cadeau d'un certain nombre de cachets à action variée et on m'y a administré chaque matin depuis trois jours une séance de ventouses. Ce soir, je vais nettement mieux... J'ai fumé une cigarette.

Communication d'une note s'adressant premièrement aux officiers chimistes, physiciens, électriciens les priant de se faire connaître pour savoir s'ils consentiraient à travailler en Allemagne et d'indiquer, le cas échéant, leurs noms et qualités. Deuxièmement, aux professeurs et aux assistants pour savoir s'ils consentiraient à entrer dans des universités allemandes (connaissance de l'allemand indispensable)... Pas d'autres détails. 100 000 travailleurs français seraient, paraît-il, en Allemagne. Le gouvernement français se serait ému de leur isolement moral loin de la Mère Patrie. En accord avec les autorités allemandes, la convention dirigée par l'ambassadeur Scapin fait appel à des « volontaires », dans les Oflags pour s'occuper d'eux. Je mets entre guillemets le mot volontaire, parce que cette expression ne signifie pas grand-chose..., les volontaires étant mystérieusement toujours choisis, en vertu de je ne sais quelles considérations et leurs noms révélés à la masse après coup seulement. En ce qui concerne l'affaire présente, deux camarades (Ferry et Jacquinot) sont allés dernièrement à Berlin où on les a entretenus de ce que l'on attendait d'eux, au cas où il serait donné suite au projet envisagé.

11 février 1942

Ferry et Jacquinot ont séjourné cinq jours à Berlin. Ils ont eu l'occasion de parcourir, à plusieurs reprises, la capitale, d'observer la population, ses réactions à leur égard. Ils se sont rencontrés entre prisonniers de guerre français, travailleurs libres, officiers originaires d'autres Oflags et ont enfin entendu le délégué du gouvernement français relatif au sujet sur lequel ils avaient été convoqués. Ferry nous a entretenu cet après-midi, une heure durant, sur l'essentiel de ce qu'il avait vu et entendu et ses impressions retenues au cours de cette expédition. Les sentiments de la population allemande, à l'égard des prisonniers français sont nettement favorables, bienveillants même. Ferry et Jacquinot ont, pour leur part, apprécié ces aimables dispositions. Discrètement suivis par la sentinelle commise d'office à leur surveillance, ils ont pu circuler à travers les rues de Berlin sans que leur présence provoquât de surprise et qu'on leur demandât quoi que ce soit. Les femmes, quoique habillées avec une certaine

recherche, n'ont pas l'élégance de nos Parisiennes. La mode est à la jupe courte, à la hauteur des genoux. Beaucoup portent le pantalon. Un détail pittoresque : Ferry portait un képi, ce képi lui a valu un certain succès. Partout où il l'exhiba, il constata qu'il faisait impression, sur les Allemands qui l'admiraient beaucoup. Ils constatèrent également l'absence de queue aux magasins d'alimentation. Si le nombre de travailleurs français libres en Allemagne dépasse actuellement 100 000, il est encore appelé à s'accroître dans les mois à venir. Cette immigration croissante est un souci pour le Gouvernement français d'où ses efforts pour essayer ne pas les perdre de vue, de les grouper, de les encadrer. Ces ouvriers sont logés dans des baraquements, une minorité seulement a la liberté de se faire héberger chez des particuliers. Un exemple qui montre dans quelles conditions morales ces Français peuvent se trouver. Pour un couple, chacun des conjoints est muni d'un contrat de travail mais ne peut être hébergé dans le même baraquement. On a seulement réservé, dans chaque baraquement, un coin à l'entrée ou la sortie pour permettre de se retrouver. L'esprit nouveau qui souffle actuellement dans les Oflags correspond tout à fait aux intentions du Maréchal. Il l'a certainement exprimé au lieutenant Baud qui l'a reçu dernièrement à Vichy et à qui il a donné l'accolade. Pour s'en convaincre, il suffit de lire la lettre envoyée par le lieutenant Baud. Malheureusement cet esprit atteint difficilement les prisonniers des kommandos au nombre de 80 000 environ.

La main d'œuvre française qu'il s'agisse des travailleurs libres ou des prisonniers est hautement appréciée par les employeurs allemands, industriels ou agriculteurs qui la mettent au premier rang de la qualité des mains d'œuvre d'origine étrangère. Elle est souvent bien notée. Le règlement alloue aux prisonniers employés dans l'industrie, un salaire de 18 RM (Reich-mark) par mois mais il n'est pas rare que l'employeur satisfait accorde un supplément de salaire. Par contre, la qualité de la main d'œuvre italienne est très discutée, elle est généralement notée en dessous. Ferry cite le cas d'une bagarre survenue dans les kommandos entre prisonniers français et travailleurs italiens. Les sentinelles allemandes alertées, au lieu de rétablir l'ordre prêtèrent main forte à leurs prisonniers. Les travailleurs civils italiens sont gardés comme des prisonniers. Quand le Maréchal déclare que le retour des prisonniers est l'un de ses plus pressants soucis, il n'exprime pas par là une formule vide et conventionnelle. C'est l'exacte vérité. Le retour des prisonniers est, pour la France, une absolue nécessité, autant au point de vue économique que politique. Cette libération, du point de vue allemand, ne rencontrerait pas d'obstacle sérieux sur le plan politique mais davantage sur le plan économique : le rendement de la main d'œuvre française en serait la cause.

13 Février 1942

Un vendredi 13 !!! Il aura été pour les uns un jour néfaste et pour certains autres un des plus beaux jours de leur vie. En effet, six camarades ont quitté le camp ce matin, rappelés en France à des titres divers. Nous perdons notamment l'artiste Reynaud, l'âme de l'Académie de dessin. D'autre part on nous a informés : premièrement que s'il n'y a pas de tentative d'évasion d'ici le 1^{er} avril, 9 des 19 sanitaires rapatriables retenus comme otages partiraient dans le courant d'avril. Deuxièmement : s'il n'y a pas d'autres

tentatives d'évasions au cours du trimestre suivant, les 10 autres partiraient dans le courant de juillet. Troisièmement : après le départ de ces derniers, la libération des autres listes de malades de l'Oflag III-C reprendrait dans les mêmes conditions que par le passé.

14 Février 1942

Extrait d'un ordre de l'O.K.W, du 4/2/1942. Pour se garantir contre de nouvelles évasions, le commandant allemand retiendra jusqu'au 1/4/42 parmi les officiers français désignés pour être rapatriés, autant d'officiers dans chaque Oflag, qu'il y a eu d'évasions réussies jusqu'en 1941. À partir du 1/4/1942, seront retenus au moins 10 officiers pour le trimestre suivant et ainsi de suite. S'il n'y a pas d'évasions au 1/4/1942 ou dans le trimestre suivant et si aucun préparatif important d'évasion n'est découvert, les officiers retenus jusque là seront proposés à l'O.K.W pour évacuation.

Au moment de la remise de cet ordre, des éclaircissements ont été demandés sur l'interprétation exacte à lui donner. On peut résumer comme suit les éclaircissements obtenus. Il y a pour le moment 19 officiers retenus. De nouvelles listes de malades issues des mois de novembre, décembre, janvier ont été transmises à l'O.K.W pour approbation. Ces listes seront comme d'habitude examinées par les services médicaux qualifiés. Après acceptation par eux, elles seront renvoyées à l'O.K.W qui les retournera au camp afin de fixer les départs en fonction des trains sanitaires disponibles. Il est impossible de prévoir si des listes reviendront après le premier avril. Si aucune n'est rentrée à cette date et si aucun préparatif important n'est découvert, quelques malades retenus seront libérés. Si une ou plusieurs listes sont retenues, acceptées, on fera partir le nombre total d'officiers considérés comme rapatriables au premier avril, sauf 10 officiers les moins malades conservés à titre de garant pour le trimestre suivant et ainsi de suite et cela jusqu'à nouvel ordre. Il n'est pas possible de savoir si des départs auront lieu en dehors de ceux prévus à chaque début de trimestre.. Par contre, si des préparatifs de fuite importants sont découverts, l'O.K.W aura à réétudier la question et à décider si des départs auront lieu et en quelle quantité. Il pourrait fort bien ne pas y en avoir. À noter que la question se pose déjà pour l'OFLAG III-C, le creusement d'un tunnel récent ayant été découvert il y a quelques jours. Seront considérés comme préparatifs de fuite importants, outre les tunnels, la découverte à l'occasion de fouilles de vêtements civils, argent autre que la monnaie de camp, faux papiers ou objets pouvant servir à l'évasion.

15 Février 1942

J'ai l'âme en peine, grand-père est mort le 14 janvier. Une méchante bronchite l'a emporté en quelques jours. Mais la mort dont il avait une sainte terreur a été pour lui moins pitoyable que la vie. Elle l'a laissé atteindre un grand âge, elle lui a épargné les infirmités de la vieillesse et, quand elle est venue, elle est venue par surprise et ne le laissa pas longtemps dans les affres de l'agonie. Grand-père est mort comme il l'avait toujours souhaité du fond du cœur, vite, avec discrétion et sans souffrir beaucoup. Grand-père était d'un naturel timide, timidité accrue encore par une sensibilité très vive qu'il cachait avec une sorte de pudeur et qu'il essayait

de préserver de tous les contacts susceptibles de l'atteindre. Avec le temps et les épreuves, il était devenu fermé et méfiant, mais il s'est toujours plus méfié de lui-même que des autres et s'il n'aimait pas s'épancher c'est qu'il savait qu'on le comprendrait mal et qu'il avait peur de prêter à rire. Il avait une belle âme naïve d'enfant qu'il a gardée intacte toute sa vie. À 80 ans, il rougissait comme un adolescent et montrait une fraîcheur de cœur que beaucoup de jeunes gens n'ont plus à 20 ans. Il était né pour vivre comme il l'a fait dès qu'il a pu, à l'écart des hommes et de leurs calculs, près des choses simples de la Création, au bord d'un ruisseau, parmi les fleurs des champs et les oiseaux du Bon Dieu.

Il nourrissait son corps d'eau pure, de lait, des fruits de son jardin et il cultivait dans son âme les beaux sentiments d'un christianisme primitif. Il priait mieux à son aise dans une chapelle que dans une cathédrale. J'ai toujours été convaincu que sa vie avait été une succession de drames intimes, drames qui se sont attachés à lui avec autant de persévérance qu'il mit d'application à les éviter et d'efforts à les surmonter. Lui, la simplicité même, il passa la majeure partie de son existence à subir des situations fausses. Il a fait du bien autour de lui, chaque fois qu'il l'a pu, mais en retour on lui faisait beaucoup de mal. Il était né pour la vie de famille, travailler à sa prospérité, jouir de son harmonie et de sa paix. C'est par la famille qu'il souffrit le plus. Une fatalité inexorable sembla le poursuivre comme le héros de la tragédie grecque. Il y avait le drame de son enfance, le drame de son ménage, le drame de son fils, le drame de son gendre, le drame de sa petite fille. Il eût pu, des années durant, connaître des arrière-petits enfants qui eussent illuminé ses derniers jours ; même ce bonheur lui fut refusé.

20 Février 1942

Chaque être a son double. Ce double que nous projetons en avant de nous, qui est fait de nos préjugés et de nos illusions sur nous-mêmes, c'est malheureusement en lui que nous nous identifions la plupart du temps. Il y en a qui ne connaîtront jamais que leur double au cours de leur vie. Chaque fois qu'il m'arrive de plonger dans mon passé et cela m'arrive souvent, c'est pour m'y heurter contre une foule d'incohérences et de défaillances. J'ai beau m'imaginer des excuses ou des justifications, je ne me tire jamais à mon honneur de ces excuses de conscience. Je leur dois d'avoir perdu beaucoup de mes illusions sur ce que je croyais d'heureux et de solide dans mon caractère. Mon double se dégonfle, mais je n'en deviens pas pour cela plus indulgent pour les autres. Je crois avoir assez bien compris grand-père parce que nous avons en commun certains traits de caractère. Comme lui, je suis plutôt d'humeur taciturne ce qui ne veut pas dire mélancolique. Comme lui, je me sens prêt à toutes sortes de concessions pour éviter les petites complications de la vie quotidienne. Ma nature, comme la sienne, est plus contemplative qu'elle n'aime l'action. Il y a encore d'autres analogies sur lesquelles je passe. Si la vie fait de moi un vaincu et que j'atteigne à un grand âge, je serai un second grand-père Camuset (nom du grand-père), avec la bonté en moins.

21 Février 1942

Voilà une dizaine de jours que je n'ai pas beaucoup de cœur à l'ouvrage. Je me laisse aller. Je néglige l'allemand, je délaisse les cours, je ne lis pas beaucoup. Je fais seulement un peu de dessin. Malheureusement, je trouve les heures longues, mornes, et je m'ennuie. Je n'ai pas davantage envie de sortir, de prendre l'air et de me donner un peu d'exercice qui me ferait certainement du bien, car j'ai aussi abandonné les leçons de gymnastique. Je traîne de la salle commune à ma chambre, sans but, m'ingéniant en vain à trouver quelques occupations. Je me couche sur mon lit et je fume à en avoir la gorge malade. Dans ma tête tournent toutes sortes de pensées qui m'agacent. Je m'ennuie à mourir et je suis déprimé parce que je ne fais rien. Je sais que je perds mon temps, le plus beau temps de mon existence ; je sais que je suis ridicule mais je n'ai pas le courage de me secouer.

24 Février 1942

La vie de grand-père s'est écoulée entre deux certitudes. Il a toujours cru en Dieu, il n'a jamais cru en lui. Une affirmation, une négation, mais nier n'est-ce pas encore une manière de croire ? Pour le reste, s'il est devenu sceptique, c'est bien malgré lui et il en a beaucoup souffert car sa nature n'était pas faite pour le doute. Il avait plus besoin de croire que de comprendre. Ma génération trouvait maints côtés de grand-père démodés, vieux jeu, risibles. C'est qu'il avait conservé les vertus de son temps : l'amour du travail minutieux et bien fait, le souci constant de l'ordre et de l'épargne, le sentiment du devoir, une idée simple et forte de l'honneur et de l'honnêteté. Le plus grand bien que grand-père ait demandé à la vie ce fut qu'elle lui fiche la paix. Pour sa part, il a tout fait en vue de ce résultat. Il a été actif et économe toute sa vie durant, comme une fourmi. Mais périodiquement, il s'est trouvé quelqu'un à qui il ne devait rien, pour flanquer des coups de pied dans sa termitière.

26 Février 1942

On nous avait déjà distribué un colis américain à raison d'un pour 4 personnes, le 9 février. Nous en avons touché un deuxième aujourd'hui à raison d'un pour 2 personnes. Un grand merci pour l'Amérique fichtrement mérité, car ils sont fort bien complets ces colis. La plantureuse Amérique ! Nous voilà rassurés sur le sort matériel des prisonniers Yankées « L'American Red Cross » ne manque pas de ressources pour leur exprimer sa sollicitude.

1^{er} Mars 1942

Depuis notre arrivée ici, un jeune chef du parti nazi est attaché au camp où il porte le titre *Sonderführer*. C'est un garçon sympathique, bien fait de sa personne, blond avec des yeux bleus, un peu frêle peut-être. Il paraît intelligent et très adroit. Il parle assez bien le français. Il est à noter combien en Allemagne, dans les classes intellectuelles, la connaissance du français est répandue. Quelles sont les attributions de ce *Sonderführer*, au juste ? Je l'ignore. En tout cas, pour ce qui m'intéresse, il a organisé à notre intention, voilà un mois un cours d'allemand. Ce cours se donne dans

la salle de cinéma à raison de trois séances par semaine. Il est d'un niveau relativement facile pour ma force. Je crois que j'en tirerai beaucoup de profit parce que notre professeur n'y parle qu'allemand. Comme il est très bavard, il parle beaucoup et se laisse souvent aller à de longues digressions. J'avais souvent regretté de ne pouvoir me faire l'éducation de l'oreille..., maintenant, me voilà satisfait.

3 Mars 1942

Chaix libéré ce matin, est parti avec deux autres camarades. Il apprenait la nouvelle à 9 heures 30. Deux heures plus tard il quittait le camp. Curieux Chaix ! Difficile à juger, car il était secret comme une porte de couvent. Est-ce autant d'attitude délibérée de sa nature. Cependant, bien qu'il se surveillait avec soin et s'efforçât de jouer en toute circonstance à l'indifférent, au désabusé, il m'apparut avoir un caractère entier, ambitieux de jouer un rôle, sec parfois, d'une susceptibilité ombrageuse. Agé de 35 ans bientôt, célibataire, il était déjà maniaque comme un vieux garçon. Intelligent ? certes oui. Il était surtout très observateur, très réfléchi et lisait beaucoup. Il savait juger les gens d'un trait incisif et juste. Il avait des idées et il a toujours su où il allait, mais ses préoccupations intimes, il les cachait sous un ton ordinairement badin ; il aimait la mystification et était spirituel à froid, parfois âprement sarcastique. J'ai toujours pensé qu'il devait être féroce en affaires. Par contre, avec les femmes, il devait être d'une grâce exquise. Issu d'un milieu appartenant à la bourgeoisie d'affaires, de ce fait au courant de bien des dessous plus ou moins en marge de la légalité et de la morale tout court. Il ne professait pas une très haute opinion de l'humanité en général dont il estimait l'action uniquement inspirée par un intérêt égoïste. Plus provincial que parisien, il était homme d'habitudes aimant l'ordre, la règle, le silence méditatif et se retrouvait dans son cadre à Versailles où il demeure. Catholique convaincu et pratiquant, il suivait avec attention l'action de l'Église. Gauche et timide d'allure, ayant horreur de la foule et de la vedette, il était cependant rongé par une passion : celle d'agir sur les hommes, les camarades, les dominer. Il avait d'ailleurs d'indéniables qualités d'organisateur, mais jamais je ne l'ai vu agir au grand jour. Il n'avait rien d'un tribun, il n'évoluait à son aise que dans les coulisses. Pas de réunions spectaculaires, mais des apartés..., une éminence grise en quelque sorte. Chaix avait du personnage balzacien.

7 Mars 1942

Carron s'était marié à Salin pendant la guerre. En décembre 1940, il apprenait la naissance de deux filles. Je vois encore, à l'annonce de cette nouvelle, sa ronde figure rayonnante de fierté et de joie. Le jour même, il avait tenu à arroser symboliquement au bar par une tournée générale sa double paternité. Il m'avait maintes fois montré des photographies de sa jeune femme ; autant que je m'en souviens, une brune plutôt petite et mince, pas extrêmement jolie, du moins selon mon jugement personnel. Or, que viens-je d'apprendre par un camarade instituteur à Salin que sa femme avait un amant et que c'est grâce à l'intervention amoureuse de cet amant, que Carron doit sa libération. De retour chez lui, il trouva malheureusement un nouveau bébé....

Pas de commentaire. Je m'explique maintenant pourquoi Carron ne m'a envoyé, ni les lettres, ni les colis qu'il m'avait promis. Mon pauvre et cher vieil ami !

8 Mars 1942

Compte rendu de la commission administrative du camp relative aux dépenses de nourriture. Ainsi les autorités allemandes ne nous condamnent pas systématiquement à nous contenter des rations réglementaires. Elles nous permettent dans une certaine mesure, de nous ravitailler dans le commerce local. Leur attitude est à louer car, si l'Allemagne bénéficie d'une situation, au point de vue alimentaire, supérieure à ce qu'elle est en France, elle connaît aussi le régime des restrictions et des cartes. Cette source supplémentaire de ravitaillement a évidemment pour effet d'améliorer l'ordinaire (moins de pommes de terre et moins de rutabagas). Ne disons pas qu'il est toujours suffisant en quantité et toujours également appétissant, contentons-nous de dire que nous mangeons davantage et moins mal qu'il y a un an.

12 Mars 1942

J'ai demandé à l'abbé Jacquot s'il consentirait à ce que je fasse son portrait. L'abbé Jacquot a accepté, mais auparavant il a posé ses conditions. Ainsi, il n'a pas voulu que je le dessine de profil... Ah ! ce profil caractéristique, que c'est dommage, ni nu-tête. Sans doute trouve-t-il qu'il n'a plus assez de cheveux. Je l'ai donc pris de trois quarts et coiffé d'un béret. Peut m'importait au fond, je cherchais avant tout un modèle pour me faire la main dans un genre que je trouvais passionnant. Au cours des poses, notre abbé vient voir où en est l'esquisse et soumettre ses réflexions, ce qui est légitime en soi. Mais des réflexions qui sont plutôt des indications sur la façon dont il entend être interprété. « Vous croyez que j'ai le nez aussi fort ?... Il me semble que ce trait sous l'œil gauche est un peu mou..., peut-être gagneriez-vous davantage en ressemblance si vous repreniez cette partie là !... ». Et ainsi, il m'invite à lui rectifier l'oreille gauche (ah! ses larges oreilles bizarrement plissées), à ne pas trop accuser le double menton, à retoucher le regard. Jamais je n'ai eu affaire à un modèle aussi exigeant et aussi susceptible, comme une coquette en quelque sorte. Je ne suis qu'à demi satisfait de mon travail ; j'ai mieux réussi Plyant, Binet, Potier. C'est aussi l'avis unanime de ma chambre. On trouve que l'abbé Jacquot est flatté, qu'il paraît plus jeune, plus énergique, plus beau qu'au naturel et dernière roserie qu'il a l'air plus intelligent. Dois-je ajouter que l'abbé est très content de son portrait !

14 Mars 1942

Bien chère Marguerite, j'ai de la chance avec mes colis. Tous ceux que tu m'as adressés jusqu'ici, non seulement je les ai tous reçus, mais aussi ils me sont toujours parvenus absolument intacts. Tous mes camarades ne peuvent malheureusement pas en dire autant. Ou bien ils se plaignent que certains colis ne leur soient jamais arrivés (ainsi je me souviens que Carron n'a jamais touché les deux colis qui lui avaient été annoncés), ou bien ils perçoivent des colis impeccables en apparence, mais qui, au déballage, se révèlent plus ou moins pillés. C'est ainsi que Madame Potel envoie à

son mari une belle tranche de lard dont Potel, au déballage, ne retrouve qu'une couenne méticuleusement raclée. Un autre jour, Serat reçoit un lourd colis qui contient une plaque de chocolat... et deux briques. Hier, c'est Binet qui en reçoit un dans lequel il constate qu'il lui manque une boîte de lait, une boîte de sardines, un paquet de pâtes, un fromage et un béret basque. Je pourrais multiplier les exemples à l'infini. À quoi bon ? Ces voleurs de colis sont aussi répugnants que les détresseurs de cadavres.

15 Mars 1942

Avant de nous apitoyer sur notre sort, pensons qu'il en est de plus à plaindre que nous encore. Témoin le cas de cette ordonnance pour qui je viens de traduire en allemand une lettre qu'il adresse au Major Dudan. Voici la lettre : « J'ai l'honneur d'attirer votre attention sur la situation actuelle de ma famille et je sollicite de votre haute bienveillance tout appui qu'il soit possible pour pouvoir y remédier. Je suis le quatrième d'une famille de 9 enfants. Mes parents sont âgés de 83 et 84 ans. Mon père est paralysé. Moi-même, j'ai deux enfants et ma femme, à la suite des bombardements anglais sur le Havre, a vu notre maison détruite. Nous avons tout perdu et ma femme dont la santé est très précaire depuis cette destruction a dû chercher refuge chez des parents. Quant à moi, voici 4 mois que je suis en traitement à l'infirmerie souffrant de rhumatismes et de sciatique. Je vous serai très obligé si je pouvais, dans un délai proche, espérer rentrer près des miens pour les aider à supporter leur détresse et me soigner. Veuillez agréer etc..... »

16 Mars 1942

Nous nous faisons certainement des illusions sur notre état de santé et j'ai l'impression au fond qu'il ne faudrait pas nous imposer de bien grands efforts pour arriver à la limite de notre résistance physique. Le fait est là, nous avons tous maigri. Nous avons certes repris du poids par rapport aux premiers mois de notre captivité, mais je n'en connais pas un qui ait retrouvé son poids d'avant guerre. Maurat n'arrive pas à rattraper les 30 kg perdus. Il en faisait 93 à son arrivée au camp. Personnellement je me souviens qu'en août 1939, je pesais nu 78 kg. D'ailleurs c'était peut-être un peu trop. En novembre 1940, la balance de l'infirmerie m'accordait 65 kg (Je dis bien soixante-cinq). Depuis je me maintiens autour de 72 kg. Il arrive encore, quoique moins souvent qu'au début, qu'à l'appel, l'un d'entre nous soit pris d'étourdissements et s'affaisse. La semaine dernière, à l'Académie de dessin, Pellier posait mais n'a pas pu tenir plus d'une demi-heure, il en était d'ailleurs assez vexé, car il serait « tombé dans les pommes ». Même aventure arrivée à une ordonnance. Chevalier se plaint depuis une quinzaine de jours d'avoir mal aux yeux dès qu'il se met à lire. Il s'est décidé à aller consulter un toubib qui lui a répondu : « importante anémie, mon vieux, vous êtes plus d'un dans ce cas là. Prenez toujours des vitamines ».

17 Mars 1942

À l'intérieur de nos barbelés, à part quelques exceptions, nous sommes assez négligés dans notre tenue.

Certains même exagèrent nettement. Nous avons certes des excuses et puis, nous sommes entre nous et n'avons personne à qui plaire. Nous portons évidemment ce que nous avons de plus ordinaire sans autrement nous soucier que la culotte soit percée ou décousue, que la vareuse soit maculée de taches. Pas de cravate et les chaussures non cirées. Mais que l'un d'entre nous ait le privilège de sortir du camp pour une raison ou pour une autre, aller à Berlin par exemple, le sens de la tenue et de l'élégance lui revient comme par enchantement. Cependant, comme il parviendrait difficilement à être tout à fait fringant par ces propres moyens, il met son entourage à contribution. Il emprunte ce qu'il peut, ce qu'il y a de mieux et il exige : « Qui prête son képi, son ceinturon, une culotte de cheval, une cravate noire, une paire de gants de peau ». La transformation est radicale. Le camarade X peut enfin sortir du camp avec élégance, rasé de frais, pommadé, parfumé. Il brille comme un sou neuf. Les femmes allemandes pourront se retourner sur son passage, nous sommes tranquilles, l'uniforme français n'a pas abdiqué de son prestige.

19 Mars 1942

La captivité a sa faune, comme le désert et la banquise ont la leur. C'est un fait. Ainsi je pourrais nommer un tel ou un tel autour de moi, que je connais bien, que je côtoie tous les jours et qui se développent dans l'ambiance des barbelés comme des géraniums dans leurs pots. Non seulement les conditions du milieu où il vivent semblent parfaitement convenir à leur équilibre et à leur libre épanouissement, mais on dirait aussi qu'elles les favorisent. Ils sont effarants à voir et à entendre. Il semble qu'il n'y ait rien dans leur passé qu'ils regrettent et que les rêves d'avenir ne les tourmentent pas. Jamais ils ne se plaignent de leur sort et ne comprennent pas ceux qui le font. Ils n'ont pas de soucis, ne s'ennuient jamais, ils chantent rien, plaisantent comme des collégiens..., ils sont heureux. Peut-être ne seront-ils jamais si heureux qu'ici, satisfaits de leur présent, ils vont, viennent, agissent, respirent comme des poissons dans l'eau. Atavisme des descendants d'esclaves qu'ils sont, ou merveilleuse adaptation à de nouvelles conditions de vie ? Inconscience ou application d'une philosophie pratique ? Sont-ils dignes de pitié ou d'admiration ?

20 Mars 1942

L'histoire des ceinturons. Les ceinturons que nous avons gardés à Strasbourg et à notre arrivée ici, les Allemands nous en dépouillèrent. Seul le colonel français, commandant le camp, garda le sien. Quelques mois plus tard, à leur tour, les chefs de bloc, en reconnaissance de l'autorité dont il faisaient preuve (il n'y avait jusque là aucune évasion) recevaient le leur. Porter le ceinturon, au point de vue esthétique, ça faisait tout de même plus chic. Moralement la situation de prisonnier perdait son caractère dégradant. Enfin ça vous posait aux yeux des autres. Aussi vit-on se poursuivre, dans la suite, la multiplication des ceinturons. Quiconque pouvait arguer d'un poste quelconque dans l'administration intérieure du camp n'hésitait pas à réclamer le sien, demande à laquelle, du reste, satisfaction était facilement accordée. Ainsi successivement récupérèrent leur ceinturon, le grand maître de l'Université, les membres de la rédaction de « Lueurs », les officiers

préposés au cinéma, etc. Si bien que le rapport des prisonniers portant le ceinturon et ceux ne le portant pas tendant à se renverser un jour, les Allemands prirent la décision de rendre tous les ceinturons qu'ils détenaient encore. On est en train de les distribuer par paquets de deux cents par jour. C'est ainsi que j'ai touché le mien, le 14 de ce mois, j'ajouterais sans autrement de plaisir. Le cuir était tout tordu, raide, sec, moisi par endroit. Les pièces de laiton toutes ternies ou tachées de vert de gris. Tous les ceinturons rendus sont amputés de leur baudrier. Pourquoi ? Et que sont devenus ces baudriers ? Mystère. Il est vrai que les officiers allemands ne le portent pas. Conclusion : maintenant que tout le monde a retrouvé son ceinturon, il est possible que le grand chic soit de ne pas le porter.

22 Mars 1942

Fouille inopinée dans la matinée du 19, sitôt après l'appel au bâtiment B. Les Allemands y ont ramassé l'habituelle moisson à attendre de ces sortes d'opérations : un complet civil, des chapeaux, de l'argent en marks, des boules de teinture, de faux papiers. La sanction fut immédiate, quatre camarades étaient transférés dans le courant de l'après-midi au « Frauenberg ». L'annexe du « Frauenberg » tend à se transformer en camp de concentration. Depuis quelques mois, en effet, les Allemands ont pris l'habitude d'y envoyer tous les indésirables du camp principal : les évadés repris, certaines catégories de punis, les récalcitrants..., bref les mauvaises têtes de tout poil.

24 Mars 1942

Le capitaine Vacher s'est rendu à la mission Scapin, à Berlin. Il y a vu le lieutenant Baud, de retour de Vichy qui lui a dit : « J'ai vu le Maréchal Pétain. Pour ce qui concerne les affaires du pays, il est optimiste. Notre aviation est en train de se reconstruire au Maroc. Elle est déjà plus forte qu'au lendemain de l'Armistice. Je demande que l'on soit uni dans les camps. Pour ce qui est de la collaboration, je ne veux pas qu'elle soit unilatérale ; qu'on ne me devance pas dans ce domaine. Qu'on attende mes ordres ».

25 Mars 1942

Le colonel Prévot a été sollicité par la Kommandantur au sujet de la publication éventuelle d'un spécial du « Trait d'Union » (journal de propagande du camp). Au nom de tous les officiers du camp, il a répondu par la négative prétextant qu'aucun officier français n'avait le droit d'écrire sans en avoir été préalablement autorisé par le Ministre de la Guerre. Cette attitude ne sera pas du goût de tous dans le camp. Personnellement, je la fais mienne. Sans doute le « Trait d'Union » n'est plus le torchon qu'il était à ses débuts, aussi on y voit la mission Scapin qui y insère des communiqués, ce qui peut contribuer à donner au journal bi-hebdomadaire, une allure semi-officielle. Qu'on ne s'y trompe pas, les Allemands, qui ne sont pas sots, ont fort bien compris qu'ils serviraient davantage les buts de leur propagande en se maintenant discrètement à l'arrière plan. Ils font montre d'un esprit large par tactique. Ils ont fait appel à des rédacteurs bénévoles et en ont trouvé beaucoup trop malheureusement, qui au long

des colonnes s'érigent en censeurs ou se découvrent des dons d'organiseurs, qui critiquent, abusent confusément, proposent à tort et à travers sur les slogans du jour. J'ai toujours pensé qu'un prisonnier, à fortiori s'il est officier, ne s'honorait pas à écrire dans un journal dirigé par des gens qui le gardaient derrière les barbelés. Quoique nous soyons autorisés à l'envoyer dans nos familles, je n'ai jamais éprouvé pour ma part le désir de le faire moi-même. Je le feuillète plus que je ne lis. Je rends cette justice à l'Oflag III-C qu'il n'y a jamais fait paraître quoique ce soit de son plein gré.

27 Mars 1942

Nourriture : réduction générale. À l'heure actuelle, le ravitaillement de pommes de terre est en baisse. La sortie des silos avait été difficile à cause des gelées et le manque de légumes verts se fait de plus en plus sentir. Ration pour civil berlinois : 1,5 kg par semaine. Pour l'envoi Pétain, (prestations françaises en vertu des accords d'armistice), le lieutenant Baud a vu le général Beson. Nous devons recevoir un wagon moins abondant que le précédent. Deux délégués de la mission Scapin sont venus nous rendre visite aujourd'hui et ont répondu aux quelques questions qui leur ont été posées, sans toutefois se leurrer sur les difficultés de tous ordres à surmonter. Voici leur compte rendu. En ce qui concerne le tabac, celui-ci doit être fourni par la France et distribué à la cantine. Il doit être réservé à la vente uniquement aux prisonniers français. Difficile à contrôler et encore plus à intervenir. Pour le matériel brisé ou détérioré, les prisonniers sont jugés responsables. Au sujet des rapatriements sanitaires, la mission Scapin a engagé des pourparlers en ce qui concerne certains prisonniers mais s'est heurtée à un refus catégorique.

Avancement des officiers de réserve. Tout avancement est suspendu (loi), à la fin de la libération générale, la question sera revue dans son ensemble avec rappel possible. Visite des kommandos : cette question ne peut-être résolue que par l'O.K.W. Résultat inconnu à ce jour. En cas d'acceptation, les visiteurs seraient dans l'obligation de donner des gages. Pour conclure cet entrevue, il semble que notre situation va en s'améliorant. S'il est vrai que dans certains domaines nous n'avons pas progressé, des résultats substantiels ont dans l'ensemble été obtenus. Au dire de ces deux délégués, nous n'avons pas à nous laisser aller à des débordements exagérés, car rien ne nous y autorise, de grands espoirs cependant sont permis etc.

28 Mars 1942

Avec les premiers jours de soleil, la passion du jardinage s'est réveillée. L'année dernière déjà, quelques timides jardinets s'étaient constitués aux endroits les plus ensoleillés. On les avait considérés avec scepticisme. Cependant, à force de science et de patience, leurs propriétaires étaient parvenus à y faire pousser un peu de verdure (précieuse verdure !) : salade, persil, cerfeuil, radis. On a même vu une demi-douzaine de tomates parvenir à mûrir. Cette année, les amateurs ont résolu de faire de l'exploitation en grand. Pas un coin de terre à peu près libre et susceptible d'être cultivé avec quelques chances de succès qui n'ait été retourné avec amour. Avec des seaux, on essaye de glaner ici

ou là un peu de crottin, car ce sable jaune, plus ou moins mélangé de mâchefer et de tessons de briques, a besoin d'être amélioré. On aura un jour, un peu moins de place pour se dégourdir les jambes voilà tout.

29 Mars 1942

Une boutade de Biset sur la démocratie. La société compte plus d'imbéciles que d'individus intelligents. Il y a donc plus d'imbéciles que d'hommes intelligents qui votent et qui dans la même proportion sont élus. Il ne faut donc pas s'étonner que sous le régime déchu, nous ayons eu le plus souvent une politique imbécile.

30 Mars 1942

Pour mesurer l'importance de notre défaite, il faut remonter dans notre histoire jusqu'à la bataille d'Azincourt en 1415. C'est le sort de la France qui est en jeu. Il ne s'agit pas d'autre chose que d'une question de vie ou de mort. Cette expression est conforme à la réalité. Au point de vue politique, il y a cinq France : la France Libre, la France Empire colonial, la France en zone Occupée, la France Interdite, la France des Prisonniers. L'autorité du Maréchal s'exerce sur la France Libre et l'Empire colonial. À la suite du désastre de 1940, alors que l'autorité était réduite à néant, il a été réconfortant de noter que notre Empire colonial n'a pas cherché à s'émanciper, au contraire. Il nous a multiplié ses preuves de loyalisme, d'où l'on peut conclure à la réussite de notre système colonisateur.

En zone occupée, l'administration est restée française, mais l'occupation y revêt un caractère essentiellement militaire et hégémonique. Au point de vue économique, la France est actuellement aux trois quarts ruinée. L'industrie a épuisé ses stocks : le fer est en zone interdite, les mines de houille en zone occupée. Plus de fer, plus de cuivre, plus de textiles, plus de cuir. 50% du potentiel industriel est ou va être en chômage. À Paris, 50 kg de charbon par mois et par ménage de trois personnes, 180 grammes de viande par semaine et par personne. Plus de café crème parce que plus de café, plus de lait celui-ci étant réservé aux enfants de moins de 5 ans. La ration de pain a été ramenée parfois à 100 grammes. L'agriculture manque de bras : 80.000 cultivateurs sont encore prisonniers. Tous les problèmes auxquels le gouvernement a à faire face se poseront l'hiver prochain avec une acuité encore plus grande.

La mission Scapin, avec 8 délégués a charge de s'occuper de 22 Oflags, 57 Stalags, 80.000 Kommandos. Le chocolat est réquisitionné entièrement pour les prisonniers. Le général Beson a donné l'ordre de réquisitionner pour les prisonniers 76% de la production de textile, 76% de la production de chaussures de cuir. Il s'agit d'entreprendre une œuvre de résurrection française, le terme n'est pas osé. La révolution nationale n'est pas un succédané des régimes totalitaires, ni capitalisme, ni collectivisme déguisés, elle adopte une tierce solution : le corporatisme. Elle veut établir un régime autoritaire et hiérarchique, alors que nous avons connu surtout des pouvoirs. Mais pas de réalisation avant la rentrée des prisonniers. On ne peut rien faire quand il manque au pays 120 000 hommes dans la force de l'âge. Consignes données aux prisonniers : confiance dans le Maréchal,

discipline à ses directives, dignité devant l'Allemand dans le silence.

1^{er} Avril 1942

Jamais nous n'aurions cru que le temps s'écoulerait aussi vite en captivité, constatation dont nous sommes les premiers étonnés et naturellement les premiers à nous en féliciter. Les mois passent comme des semaines, les saisons comme des mois. Ce n'est pas un paradoxe. On arrive facilement à occuper les journées car les occasions ne manquent pas. On n'arrive même pas à faire tout ce qu'on se promet d'entreprendre si bien qu'on est contraint de choisir parmi toutes ces activités qui s'offrent à nous. On ne s'ennuie que si on le veut bien ou lorsque l'on tombe dans une période de cafard. Des phrases qu'on entend souvent dire et qui ne sont pas des plaisanteries : je n'ai pas le temps..., il faut que je me dépêche..., déjà l'heure de la soupe !

Voici l'emploi du temps standard de mes journées. 7 h, réveil puis séance d'éducation physique. 8 h, toilette. 9 h 45, appel. 9 h 25 à 11 h 30 dessin. Midi, soupe..., une première, puis une deuxième pipe à l'occasion, un ou deux tours du camp. 13 h 30, allemand. 16 h à 18 h 30 récréation ou je batifole et deuxième appel. À partir de 18 h 30 soupe. 20 h à 22 h lecture puis dodo.

2 Avril 1942

La maxime du jour, de Lueurs (journal interne au camp), fut une fois cette affirmation de je ne sais plus quel auteur : « C'est une bonne chose ». Ces quatre mots, c'est tout ? Qu'est ce que l'auteur a voulu entendre par là ? Et nos rédacteurs, pourquoi nous ont-ils proposé, ce jour-là, cette réflexion privée de son contexte ? Qu'est ce qui est une bonne chose ? Ce à quoi je peux ? Ce à quoi vous faites ? Ce qui s'est passé ? Ce livre ? Ce qui se prépare ? Que penser et que répondre ? Y a-t-il seulement matière à penser ? Mystification ou ésotérisme ? Comment dire ces mots, sur un ton ironique, indifférent, convenu, sceptique ? Toujours est-il que jamais formule n'eut plus de succès. Ce qui fait son charme n'est-ce pas précisément qu'elle ne veut rien dire telle qu'elle est, ou plutôt qu'elle dit beaucoup sans le dire tout en le disant ? Chaque fois que l'un d'entre nous, en conclusion d'un silence ou d'une discussion serrée, de la contestation ou de la non contestation, d'un fait, d'un travail intime de sa plus secrète pensée ou d'un moment de néant de son cerveau susurre doucement ou affirme péremptoire : « C'est une bonne chose », nous acquiesçons car nous nous comprenons parfaitement et n'avons cure de commentaires.

3 Avril 1942

Binet dit « comme certains, par nature, je me laisserais aller assez facilement à me négliger dans ma tenue. Bien que ça ait l'air de vous étonner, je vous dirai que je supporterais de rester débraillé du matin au soir et de porter une barbe de 8 jours. Mais je pense à ma femme et je sais qu'elle ne serait pas fière de voir son mari dans cet état. C'est par respect pour elle, pour rester digne d'elle que vous me voyez me tenir à peu près correctement ».

À suivre